

L'entreprise, ou la médisance bavarde



La Calomnie d'Apelles - Botticelli (1445-1510)

Franck Aria

« La vérité perce d'elle-même malgré tout l'art et l'assiduité des mensonges et de la plus atroce calomnie. » – Saint-Simon, Mémoires

« Lorsque les pulsions les plus hautes et les plus fortes, faisant irruption avec passion, propulsent l'individu bien au-delà et au-dessus de la moyenne et du bas niveau de la conscience du troupeau, elles anéantissent l'estime que la communauté se porte à elle-même, sa foi en elle-même, et lui brisent en quelque sorte les reins : il en résulte que ce sont précisément ces pulsions que l'on stigmatise et calomnie le mieux. » – Nietzsche, Par-delà bien et mal

Il se trouve que je travaille en entreprise. Or il en va des entreprises comme de toutes familles : la médisance les caractérise et le credo « Médis de ton prochain comme toi-même » y est sempiternellement réinventé. Si mon éducation m'a prédestiné à les souffrir, c'est qu'elles voilent leurs entrailles en faisant l'apologie de leur façade. Dès l'enfance pourtant, je me suis entraîné à me méfier des communautés. Je repérais à l'oreille la langue vernaculaire de leur médisance, leur phraséologie mortifère, les ameutements suspects. Cependant, l'alchimie de l'entreprise a la particularité de se maquiller : elle s'avive d'un fard qu'elle ne retire qu'à la signature. Ce n'est donc qu'une fois salarié, marqué du fer rouge de son estampille officielle, que sa fabrique communautaire s'est infusée à mes tissus – car j'ai dès l'embauche été perfusé de médisance.

Depuis le jour de mon investiture professionnelle jusqu'à aujourd'hui, la cafétéria a été et reste le lieu où se manifeste l'âme de l'entreprise : ce n'est

qu'avec un « petit » café qu'elle prend le mieux ses aises et se confie sans retenue. C'est elle d'ailleurs qui m'a contraint dès les premiers jours à me dessiller les yeux, puis qui m'a fait perdre à la fois mon innocence et un peu de mon estime. Car la calomnie y est ici célébrée comme une messe : les fidèles y pèlerinent puis se prosternent dès qu'un prêcheur officie, après qu'il ait désigné la victime sacrificielle qui n'est autre que l'absent du jour. Ce dernier est alors mis à mort sur l'autel menteur, et de la table en forme d'hostie géante s'élève la clameur du ressentiment. D'une certaine manière, l'absent sacrifié est ce qui justifie la présence des présents : il est condamné à la vindicte calomnieuse du fait même de son absence, car celle-ci légitime à elle seule l'être-ensemble qui soude les présents. L'absent ne peut donc tirer aucune gloire d'être sacrifié de la sorte (à l'inverse de l'écrivain génial qui peut considérer à juste titre qu'un faisceau [une collusion ?] de mauvaises critiques est le signe avant-coureur que son livre est bon et opportun) puisque, à la cafétéria, ce n'est pas lui en tant que tel qui déchaîne la médisance des rumolâtres (c'est désormais ainsi que je les surnomme) mais le fait même de son absence : l'absent a toujours tort, il essuiera donc tous les torts – notamment celui d'être absent. Et comme il y a toujours un absent, chacun est donc à tour de rôle soit le calomnié des présents soit le calomniateur de l'absent. Certains bien sûr le sont plus que d'autres.

J'ai longtemps médité sur la particularité de l'absent, jusqu'au jour où les quatre murs de mon petit bureau m'ont montré du doigt : l'absent est tout bonnement seul par rapport à la multitude de l'être-ensemble, lequel se compose d'individualités qui haïssent plus que tout leur propre solitude. Chacune d'elles se rassemble donc autour du cercle calomnieux pour se sentir plusieurs et avoir ainsi l'impression d'être aimée. Il faut dire que les rumolâtres ont la fibre calomnieuse comme d'autres ont la fibre nationale : à l'image des supporters, ils ne supportent pas d'être seuls parce qu'ils ne s'aiment pas suffisamment. Sociale,

la calomnie l'est donc par essence : le calomniateur, cherchant avant tout à être (au moins) deux, brame sa médisance pour rameuter les dévots du ragot.

La cafétéria est le principal exutoire des frustrations de l'entreprise. Elle fonctionne à la manière d'un bassin de décantation dans lequel viennent se déverser les égouts de la délation, de la ruminantion, de la haine, tous ceux de la Bêtise ainsi que, évidemment, les innombrables cloaques nauséabonds de la calomnie dont le dégorgement quotidien tient de la salubrité professionnelle – preuve en est la pause réglementaire que chaque entreprise est tenue de payer à ses employés.

Un jour où les flots calomnieux débordaient de ce sordide bassin comme la bile visqueuse dans l'intestin de l'atrabilaire, un prêcheur particulièrement prolix a même été jusqu'à calomnier un absent en raison de sa détestable aptitude à calomnier dans le dos des autres. Mon ironie narquoise eut la bonté de lui faire remarquer froidement que *personne* autour de cette table n'irait jusqu'à s'abaisser à telle ignominie. Regards vitreux du prêcheur, et de certains prêchés, vexés d'avoir été démasqués par moins médisant qu'eux... Certes, il n'est pas doux d'être la victime d'un sacrifice auquel vous exultiez d'être bourreau.

Bourreau, je le suis devenu pourtant, après seulement trois mois. À force de voir le mensonge domestique se faire culbuter sur la machine à café et d'entendre la basse-cour glousser de plaisir à la moindre mauvaïseté, je me suis vu calomnier pour répondre à une calomnie, afin de faire glousser à mon tour le troupeau et, hélas, m'y incorporer. À ma décharge, je dois avouer qu'il est bien difficile de résister au tourbillon de la médisance, tant il est vrai que *Dieu qui permet les défauts et les vices dans les hommes et qui défend la calomnie et même la médisance, nous a cependant donné des yeux pour voir et des oreilles pour entendre*. J'avais ma langue pendue à ma poche, jusqu'au jour où je l'ai

sortie pour ma défense. C'est un procès verbal publié sur l'un des forums de discussion de l'entreprise qui m'a fourvoyé. Une certaine Yolaine avait écrit, après une longue et lancinante litanie calomnieuse, qu'elle « a un problème de communication avec Marco ». Marco, c'est moi. Alors, sans même réfléchir, j'ai mordu sèchement : « Pauvre Yolaine, obligée d'appeler au secours dans les forums de discussions, outil qu'elle n'a de cesse de dénigrer, inconsciemment du fait que son responsable n'est autre que moi et, sans doute, trop complexe pour sa cécité mentale. Pour apaiser l'agitation malade des deux seuls neurones qui lui reste, lesquels se battent continuellement en duel faute de trouver mieux à faire dans la boîte crânienne qui leur sert de prison, je veux lui dire ici combien j'acquiesce à son propre diagnostic : "Yolaine a un problème de communication". Qu'elle précise "avec Marco" est secondaire pour quelqu'un d'un peu éveillé (communiquer avec Marco n'est, en effet, pas si facile). Il faut entendre son aveu comme si Yolaine le disait à son médecin : "Docteur, j'ai un problème de communication". En plus d'être hautaine, haineuse et méprisante, sèche et cassante (le terme précis est frigide), Yolaine croit, toujours, que ceux (et comme un hasard n'arrive jamais seul, il s'agit à chaque fois d'hommes) qui lui révèlent gentiment son incompetence la prennent de haut parce qu'elle est une femme. ». Immédiatement j'ai regretté, mais la flèche déjà avait atteint son but : médire. J'ai d'autant plus regretté que Yolaine n'est pas à vrai dire frigide, pas même froide, tout juste tiède. Je pensais que mon sincère repentir serait ma seule peine, mais mon virulent sarcasme (et non ma médisance) me fut reproché par la hiérarchie : j'ai été blâmé. Comme il est souvent de règle en famille, la médisance est autorisée (elle fait partie des meubles) quand le sarcasme en est banni, bien que l'esprit jouisse mieux du second que de la première. À l'époque, c'était il y a trois ans, les reproches de la hiérarchie m'avaient beaucoup amusé tant il est vrai, et tous les salariés le savent, qu'elle-même ne se prive pas de calomnier pour se hisser jusqu'au *gradin* supérieur, et s'en prive encore moins pour s'y maintenir.

D'ailleurs, un bref constat d'entreprise vécu de l'intérieur pourrait se résumer ainsi : la machination et le calcul ont subjugué les cerveaux, la médisance et les enjeux de pouvoir les divertissent. L'entreprise s'organise même pour qu'il en soit ainsi, puisqu'elle se divise en plusieurs services outrageusement hiérarchisés qui de surcroît sont plus ou moins concurrents. A la tête du mien, il y a un chef. Sous lui je distingue à cette heure une dizaine de sous-chefs, ainsi qu'une petite poignée de sous-sous-chefs. Puis, vient la basse plèbe, dans les rangs de laquelle chacun brûle d'essoucher le trône en médisant son hôte en conséquence. Ceux qui s'adonnent le moins à ce genre de divertissement pathogène bégayent le discours officiel ou vivent d'aventures intérieures tout en ironisant sur les péripéties du pouvoir. Il s'agit donc d'une entreprise ordinaire où les nantis fortifient la citadelle qu'érode la calomnie. Or des expériences sur les rats le prouvent, plus le périmètre d'activité (ici, celui du pouvoir) se réduit et plus les conflits s'intensifient. Au XVI^e siècle, Machiavel écrit déjà que « la médisance irrite les hommes et ne les corrige pas ». Avec raison semble-t-il puisque le nombre d'irrités n'a depuis cessé de s'accroître, comme si les tourments de ce désir universel de néantisation ne pouvaient se rassasier que de son insatisfaction.

En général, les règles de ce jeu d'influence se calquent sur celles de la hiérarchie sociale, et le médisant se garde bien de les outrepasser sous peine de se voir définitivement reléguer aux bas fond de l'entreprise. Par exemple, le subalterne carriériste ne peut médire du supérieur suprême car lui seul peut le nommer chef : il choisit donc les cibles avec lesquelles il entre directement en concurrence. Mais pas seulement, pas toujours, les cibles sont mouvantes, capricieuses, elles papillonnent selon les saisons, les humeurs, selon qu'elles se démasquent, ou le soient. Après quelques mois d'observation amusée durant lesquels j'ai pu voir deux médisants conquérir la citadelle des privilégiés, trois

concurrents se faire définitivement évincer du cercle des prétendants, et un calomnieux humilié devant le seul chef susceptible de le nommer chef, après quelques mois, donc, de cette initiation sociale, j'ai voulu m'en retirer pour la méditer à mon gré.

J'ai donc lu, et commencé à prendre des notes. Bref, c'est à ce moment là que ma pensée s'est mise en branle pour ne plus jamais cesser de jouer.

Mais plus je lisais, moins le troupeau m'amusait ; plus les mots me parlaient et moins son agitation mauvaise me concernait. Si bien qu'après une année d'ascèse bibliophage, je suis devenu l'absent permanent de la meute. Présent ou non à la cafétéria, j'étais devenu l'étranger, l'autre – le solitaire – mais aussi, malheureusement, la proie de prédilection, celle qui, d'une certaine manière, incarne aux yeux communautaires le lecteur, l'écrivain, le penseur, c'est à dire celui qui écoute, observe et voit l'invisible, qui sent avant, est le plus seul – est pertinent même dans l'impertinence. Pourtant, il me semble que si la médisance tue, l'écrivain ou le vrai lecteur sauve le monde, en devenant hors-la-loi, en s'hors-la-loi-disant. Est-ce pour cette raison que le monde lui en veut ? Il me semble naturel que l'entreprise, comme toutes communautés, soit en butte contre une incarnation du Style et veuille se venger de sa radicale inappartenance. Il est en effet normal que le voyeur l'insupporte, d'autant plus s'il se promène librement dans les souterrains de sa tragi-comédie humaine, puisque *l'homme de pouvoir* – celui qui croit déjà le posséder, tout comme celui qui l'ambitionne – *hait toujours l'homme d'esprit*. Le second n'habite-t-il pas la vérité comme le premier le mensonge ? C'est l'évidence, ces deux-là ne peuvent cohabiter, et la raison en est simple : l'homme de pouvoir a un *complexe d'infériorité* que vient tourmenter tout esprit fort et ce malgré lui. En la matière, les corps parlent d'eux même : certains marchent au pas quand d'autres stylisent en couleur chacun des leurs. Car, au fond, que fait le vrai lecteur, ou, disons, l'écrivain potentiel, sinon rester en deçà du bordel de l'histoire pour le décrire de son scalpel sanguin ? Que

fait-il sinon voir le monde à son insu en soulevant le rideau de son lamentable spectacle ? Que peut bien t-il faire sinon déambuler littérairement dans les coulisses pour y puiser la glaise à sa source, attendre, puis pétrir sa sculpture pensive de mots ? Pour toutes ces raisons, j'ai donc été vu comme une proie à cibler, du fait de mon voyeurisme pensif nourri de saines lectures. Juste retour de la vénielle manivelle.

Généralement, la médisance commence piano piano, comme pour vérifier son intuition que la vérité est bien déjà en marche, avant de lui couper les jambes. Voici l'un de mes premiers exemples vécus, l'un aussi des plus significatifs. Un jour, le collègue X. (celui dont la main droite s'est conglomérée à une tasse de thé et la gauche à une théière, et qui ne peut s'empêcher, aujourd'hui encore, soit de pouffer soit de fredonner, disons de faire quelque chose d'inhabituel dans un couloir d'entreprise, chaque fois qu'il passe devant la porte de mon bureau, lequel jouxte le sien à mon grand désespoir et depuis bien trop longtemps), un jour, donc, ce collègue-phénomène me témoigne sa surprise de me croiser vêtu d'un pull vert si clair. En soi l'anecdote est ridicule, mais, le lendemain, il m'affuble du perfide sobriquet Kermit. Pourquoi Kermit ? J'examine promptement l'encyclopédie : Kermit la grenouille est la marionnette vedette du Muppet Show. Il n'est pas considéré comme un personnage à part entière de l'émission mais plutôt comme une Guest Star. Nominé au Oscar, il acquiert ensuite le statut de Star, puis de vedette internationale – sous les feux de la rampe, donc. Secondairement, il est aussi connu pour sa liaison tumultueuse avec la sensuelle Miss Piggy.

Le même jour, le collègue Y. (sorte d'animal de compagnie brinqueballant dont le bureau est à l'image de ses pensées : un chaos), à propos d'une ânerie quelconque dont lui seul a la clef, déclame en réunion : « je ne voudrais pas dire du mal d'un absent mais... ». Il s'interrompt après qu'une coalition de réunis lui

signale ma présence, juste à ses côtés. Rire du troupeau. Il se tourne alors vers moi : « tu es tellement transparent ». Bêlement pouffant du troupeau (bis). Pourquoi transparent ? Je consulte le dictionnaire : qui laisse passer la lumière ; dont la présence n'est pas remarquée par autrui ; qui est clair, lumineux ; qui laisse transparaître la lumière, qui est coloré par la lumière ; dont les sentiments ou les pensées sont faciles à connaître, à interpréter.

Ce qui réunit le collègue X. du collègue Y. ? J'inspecte ma mémoire : tous deux ne cessent de bavarder bruyamment et tous deux me reprochent de ne jamais atteindre le niveau de leur nuisance sonore. Suite à de nombreux incidents similaires et me connaissant relativement bien, j'en ai conclu globalement ceci : jaloux de la manifestation de mon obscure luminosité intime et excédés qu'elle ne se mêle jamais à leur lanternerie sociale, qu'elle reste en retrait, les médissants s'efforcent de la censurer par une surabondance de malveillances – ma jouissance silencieuse (éprouver en soi l'expérience du divin ne se fait pas sans un certain silence) et palpitante, en tant qu'elle est pour eux une question, déstabilise de l'intérieur leur manque-à-jour ; ceci est précisément ce qui leur est littéralement insupportable.

Comment pouvaient-ils (et comment le pourraient-ils aujourd'hui ?) me rencontrer, rencontrer l'autre, alors qu'ils ne *sont* pas encore ? Mon destin témoigne que se risquer à nager dans l'océan de l'être est désavoué par ceux qui veulent rester au sec.

J'ai donc subi un temps d'innombrables assauts de médisance, qu'il m'a bien fallu penser puisque ma propre chair l'expérimentait. À l'exemple des premières offensives délétères, j'eus constamment à prouver mon innocence pour ne pas apparaître coupable aux yeux communautaires qui, de toute façon, m'avaient déjà jugé. Les réfuter m'épuisait en exigeant le meilleur de moi-même :

beaucoup de mémoire, de bonnes facultés d'analyse, du sang froid, une saine assise psychologique, du courage, de la volonté, des nerfs souples comme du roseau et, de temps à autre, de l'humour et une bonne disposition au sarcasme. Ne pouvant s'emboîter dans aucune loi, il m'est clairement apparu dès les premiers jours que l'avenir de la médisance en entreprise est à la mesure de son présent puisque sa félonie peut s'y exercer à loisir – elle est dans son élément. Le mensonge, la haine ou l'avidité l'anime qu'elle peut infiniment alimenter de son refus d'altérité (l'Autre, s'il veut survivre, doit accepter d'être nivelé au niveau du plus bas dénominateur commun de médiocrité), par la jalousie, la rivalité, la peur (de perdre son emploi, de passer pour incompetent...), la stigmatisation de celui qui pourrait être susceptible de révéler les petits secrets de famille, par la domination, etc.

J'ai aussi relevé combien médire ne fait appel d'aucune qualité. La médisance se mesure même à l'aune des pires défauts, ceux du pouvoir dans lesquels le calomniateur se vautre car il n'idolâtre rien de mieux que ses propres souillures. Comme le résume magnifiquement La Rochefoucauld : « on est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice ». Alors qu'un auteur peut s'escrimer une semaine à tirer la quintessence d'un trait d'esprit, l'homme de pouvoir – et le médisant en est un – a recours à ses plus bas instincts pour n'avoir pas à réveiller sa paresse intellectuelle. Ceci explique sans doute pourquoi les sous-chefs, nommés par un chef lui-même élu par sa faculté à calomnier mieux que les autres, sont très majoritairement dépourvus d'esprit – car si le médisant est vain, c'est qu'il est, par définition, vide et aveugle. Et en effet, la mauvaise langue ne pense pas. Elle claboude et dévoie la substantifique moelle du Verbe. Qui la commet rompt l'intercession entre l'esprit qui l'habite et l'infini de la parole. Pour preuve, médire et prier sont antinomiques. Car déverser le fiel de sa médisance sur l'écrin de sa prière intime revient à médire de Dieu lui-même.

Une autre particularité troublante de la médisance, maintes fois vérifiée à la cafétéria, est son effet boule de neige : elle nourrit et se nourrit de haine ; « qui s'endort médisant se réveille calomnié », préviennent les chinois. En entreprise, qui ouvre la porte à la médisance l'ouvre pareillement à ceux qui auraient trop peur de la subir un jour ; les lâches décident toujours de s'oublier dans le premier troupeau venu. Et étant donné que l'initiateur de la médisance est d'ordinaire perçu comme un chef potentiel par ceux nichés au même *gradin social*, la surenchère sied parfaitement à la médisance – elle en est le prolongement protéiforme, la décharge oscillante de l'ameutement. Car si la médisance a le don de faire pouffer les lâches, elle a aussi celui de les révéler, non seulement aux autres mais à eux-mêmes – ils n'attendent qu'elle. Leur rire malsain est autant l'expression de leur jouissance qu'un meuglement de ralliement : il les pousse à se réfugier à l'abri de leur bergerie de peur de connaître des plaisirs hautement plus raffinés. En fin de compte, le médisant et sa horde rampante enragent contre leur propre passivité ; ce sont des impuissants de l'agir et de la créativité. Si bien que leur sont insupportables tous ceux pour qui la pensée correspond aux actes – ils en sont furieusement jaloux. Dans l'incapacité fondamentale d'agir, le médisant médite dans l'espoir de déguiser en spectacle ce qui ne peut l'être. Or, c'est prouvé, la bêtise du Spectacle est prodigieusement contagieuse.

Durant ce cycle infernal de médisance, je me suis rendu compte que mon corps possède une étonnante faculté physiologique, celle de se préserver d'une trop grande pression calomnieuse en se bouchant une oreille, voire deux. Son instinct est de me protéger, il m'aime et m'est refuge. Et lors d'une consultation, le médecin n'a rien pu diagnostiquer. Même la médecine ne peut comprendre les liens qui nous unissent. Toutefois, comme les assauts calomnieux s'intensifiaient et que l'obturation magique de mes tympanes me faisait parfois défaut, il m'a fallu

improviser. C'est ainsi que j'ai expérimenté plusieurs méthodes, dont l'efficacité s'est avérée, comment dire, douteuse. J'ai donc testé dans l'ordre : la méthode du fakir, le sarcasme, l'introspection, puis le silence de la pensée saupoudré d'une jubilation forcenée à exceller dans mon métier. Puis je les ai testées en vrac, selon l'humeur, l'envie, le moment, l'ennui, les circonstances.

La première méthode est celle que j'ai pratiquée à outrance au tout début de ce que j'appelle dorénavant mon tsunami de médisances (la meute au complet était alors à mes trousses), lequel m'avait tétanisé au point d'y avoir excellé à l'excès. Celle-ci consiste simplement à ne pas faire face, à ne pas réagir. Nietzsche, dans *Ecce homo*, nomme ce moyen de salut : le fatalisme russe. Si votre *instinct de la guérison, l'instinct de la défense armée* est anéanti, quand *on ne sait plus se dépêtrer de rien, qu'on ne sait venir à bout de rien, qu'on n'arrive plus à rien rejeter, que tout blesse, qu'hommes et choses vous talonnent de trop près*, quand le corps atteint ce degré ultime de capitulation malade, alors il faut se résigner à « ne plus rien accepter du tout, ne plus rien prendre, ne plus rien absorber, – n'avoir plus aucune réaction ». J'ai donc complètement cessé de réagir, du moins publiquement. « Or rien ne vous consume plus vite que le ressentiment », précise Nietzsche. Et, en effet, se taire rend *dyspeptique*, « à force d'avalier on s'aigrit le caractère et on se gâte l'estomac ». Il est vrai qu'en entreprise, la pratique zélée du fatalisme russe est difficilement supportable à long terme, signe trop patent que les médisances à répétition ont triomphé de votre force d'âme. Car n'éprouvant aucun remords, vos adversaires se réjouissent de votre silence de fakir, lequel est interprété comme une sorte de capitulation, de reddition. Dès lors, plus rien n'endigue leur malveillance et l'enchère est simplement majorée. Par conséquent, le fatalisme russe ne doit intervenir que ponctuellement et à la condition d'être « obligé à se cramponner opiniâtement à des situations, des endroits, des demeures, des compagnies presque

insupportables, une fois qu'elles vous avaient été données par le hasard : c'était mieux que de les changer, que de les sentir modifiables, que de se révolter contre elles ».

Nietzsche, qui a *physiquement* perçu les entrailles de l'âme humaine, m'a personnellement secouru une seconde fois : « Il me semble aussi, m'a-t-il soufflé à l'oreille, que le mot le plus grossier, la lettre la plus injurieuse sont plus honnêtes que le silence, partent d'un meilleur naturel ». C'est pourquoi, après mon premier échec, j'ai tenté de pondérer le fatalisme russe par une dose au moins équivalente d'impertinence sarcastique, à réunir en un seul corps la désinvolture de la girafe à la pugnacité du lion. Mais pour vite m'apercevoir que le sarcasme lasse, à force. Il épuise autant que la médisance qu'il veut combattre, et qu'il excite. En outre, le sarcasme ou l'écriture polémique, bien que jouissifs à l'esprit, ne peuvent s'accomplir pleinement dans le cadre d'une entreprise où rôdent blâmes et sanctions.

Alors j'ai tenté une autre voie, une voie alternative, moins frontale, moins sévère, celle du bon Bouddha. Elle s'apparente non pas à de la *moraline* mais à une hygiène de vie Zen. Le généreux Nietzsche me l'a résumée ainsi : « Ce n'est pas l'inimitié, mais l'amitié qui met un terme à l'inimitié ». Alors que mes lèvres commençaient tout juste à dessiner une moue dubitative, l'écrivain génial ajouta aussitôt : « Les calomnies sont des maladies des autres qui éclatent sur ton propre corps ; elles démontrent que la société est un seul organisme (moral), de sorte que tu peux entreprendre sur toi la cure qui profitera aux autres ». En effet, me suis-je dit, pour ne pas succomber à la surenchère calomnieuse, quoi de plus généreusement immorale qu'une cure de ressentiment, la mise en liberté de sa propre solitude ? L'entreprise accomplit la constriction du Temps et du Verbe,

elle leur ôte toute respiration salubre. Aussi, le but de celui ou celle qui s'accepte comme *fatum est* logiquement de se débarrasser au plus vite du ressentiment, de cette gangrène pesante qui ronge la vie, de cet animalcule portatif que chacun a fâcheusement tendance à allaiter en son sein.

Alors j'ai expérimenté cette seconde méthode. Exigeante, la voie du Bouddha est aussi reposante. Elle implique de concrétiser un écart, une distance entre soi et soi, de se retirer de soi pour se faire de la place à soi-même et à l'Autre, à la créature, en une sorte de *Tsimtsoum* de l'esprit, un retrait en sa propre solitude. Autant l'égoïsme doit y être exclu, autant l'égotisme dans le sens de Stendhal, à savoir un profond examen de conscience, doit voir le jour et tendre à l'autobiographie. L'expérience est amusante et instructive. Réussir à cet examen a immédiatement fait de moi un vrai héros apaisé : se libérer l'âme du ressentiment tout en l'ayant introspectée de la plus belle des manières est sans conteste un acte héroïque. Et, en particulier à notre époque, celle de la mondialisation du spectaculaire intégré, de la misère intellectuelle et de l'illettrisme galopant, le vrai héros ne doit-il pas *d'abord* apprendre à s'amuser seul ? Cependant, le bon Bouddha que je m'efforçais de devenir ne fut pas davantage respecté, moins encore peut-être que ne l'ont été le fakir ou le sarcastique en leur temps. Sans doute n'en avais-je eu qu'une furtive apparence, et qu'aimer mon prochain comme moi-même m'était alors inaccessible. Ou bien qu'en vérité, il est difficile d'aimer autant que soi, ou que les médissants se refusent à l'être.

Rien ne semblait donc pouvoir endiguer ce fléau mensonger. Cependant, les mots lus filtraient déjà mes profondeurs en consumant la médisance dans ce dont se souvenaient les mots écrits. J'ai donc approfondi mes lectures jusqu'à ce

que leurs vérités se répandent à mon existence : les flèches de la médisance sont une constante sociale, et l'incarnation du Style l'éternelle cible de leur mensonge.

Il est vrai que l'histoire est perfusée de médisance, et les écrivains sont là pour en témoigner, eux qui la décrivent d'autant mieux qu'ils en sont presque toujours l'inévitable cible. Peut-être ont-ils fait leur, de toute éternité, l'incandescente sentence d'Oscar Wilde : « Il n'y a qu'une seule chose au monde qui soit pire que d'être la cible des commérages, c'est de ne pas l'être ». Les méfaits de la calomnie sont cités par exemple dès l'épître de Pierre qui les oppose aux délices de l'esprit : « Rejetant donc toute malice et toute ruse, la dissimulation, l'envie, et toute médisance, désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut, si vous avez goûté que le Seigneur est bon ».

Même, Saint Augustin la dépeint avec beaucoup de pénétration dans ses *Confessions* : « Combien est infini le nombre de ceux qui, frappés de je ne sais quelle contagieuse épidémie de péchés, ne se contentent pas de rapporter à l'ennemi irrité les propos de l'ennemi irrité, mais en ajoutent encore qu'il n'a pas tenus ; quand, au contraire, l'esprit d'humanité ne doit compter pour rien de s'abstenir de ces malins rapports qui excitent et enveniment la haine, s'il ne se met en devoir de l'éteindre par de bonnes paroles ».

À propos de malins rapports, le mot diable ou l'immonde, dans la littérature chrétienne, désigne souvent le calomniateur. Rabelais écrit en 1552 dans *Le Quart Livre des faicts et dictz heroïques du bon Pantagruel* :

« Si par ces termes entendez les calumnieurs de mes escripts, plus aptement les pourrez vous nommer Diabes. Car en Grec calumnie est dicte diable. Voyez combien detestable est devant Dieu & les Anges, ce vice dict, Calumnie (c'est quand on impugne le bien fait, quand on mesdict des choses bonnes) que par iceluy non par aultre, quoy que plusieurs sembleroient plus enormes, sont les Diabes d'enfer nommez & appelez, ceulx cy ne sont (proprement parlant) diabes d'enfer. Ilz en

sont appariteurs & ministres. Je les nomme diables noirs, blancs, diables privez, Diables domesticques. Et ce que ont fait envers mes livres ilz feront (si on les laisse faire) envers tous autres. ».

On la trouve aussi partout dans la pensée juive (littérature talmudique et rabbinique, les traités de morale juive) à l'exemple de cet avisé passage tiré du *Shaarei Teshuva* : « Pour une autre raison, la mauvaise langue a été comparée à une flèche. Celui qui dégaine une épée peut, sur les supplications de celui qu'il veut tuer, la rengainer, tandis que le tireur de la flèche n'a pas le pouvoir de ramener sa flèche. Il en va de même de celui qui médit. Une fois que la parole a été prononcée, on ne peut plus réparer le tort qu'elle a causé ». Le même auteur ajoute au paragraphe suivant que toute médisance s'adresse aussi d'une certaine façon à Dieu : « La médisance amène celui qui la fait à parler méchamment aussi de D.eu ».

Beaumarchais, qui a dû lui-même souffrir ce *chorus universel de haine*, fait dire à Bazile au deuxième acte du *Barbier de Séville* : «La calomnie, Monsieur! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien: et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, pianissimo murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et piano, piano, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et rinforzando de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au Ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ? »

Shakespeare-Hamlet met aussi en garde Ophélie : « Si tu te maries, je te donnerai pour dot cette vérité empoisonnée : Sois aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Va-t'en dans un couvent. Adieu ». Seul ou seule avec Dieu pour se soustraire enfin à cette damnation trop humaine ? Peut-être bien, car *loin de Dieu l'injustice, Loin du Tout Puissant l'iniquité!*

Voltaire – calomnié au point de faire un recueil de ces calomnies, puis d'y renoncer du fait de leur surabondance – écrit dans l'Épître 41 :

La médisance est la fille immortelle
de l'amour-propre et de l'oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
elle y préside, et sa vertu féconde
du plus stupide échauffe les propos ;
rebut du sage, elle est l'esprit des sots.

À l'Antiquité, Pindare atteste déjà en grec de la nature mauvaise de la calomnie laquelle est promise quoiqu'il arrive au châtement : « Alors des voisins, jaloux de ta gloire, publièrent secrètement que tes membres, coupés en morceaux et jetés dans l'airain frémissant sur la flamme, avaient été dévorés par les célestes convives. Et je croirais les dieux avides à ce point !... Non, loin de moi une telle absurdité. Jamais la calomnie n'échappa au châtement qu'elle mérite ».

Baudelaire ira jusqu'à dire : « Mon goût diaboliquement passionné de la bêtise me fait trouver des plaisir particuliers dans les travestissements de la calomnie ».

Kafka la fait comparaître dès la première phrase du Procès : « On avait sûrement calomnié Joseph K..., car, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté un matin ».

Alors qu'à présent je m'émerveille des sublimes et délicats chefs-d'œuvre de la grotte de Lascaux, je me demande s'ils n'apportent pas la preuve que la calomnie sévissait déjà au Paléolithique supérieur, il y a environ 17 000 ans. Car le geste de peindre dans une grotte ressemble étrangement à celui d'écrire dans un studio – les peintres de la préhistoire aussi ont dû vivre au côté de leurs diables domestiques.

Aujourd'hui, seul le Sigle de l'entreprise me rappelle mon allégeance contractuelle à la meute. Car après m'être égaré dans cette forêt sauvage, profonde et ténébreuse, *où j'ai tant éprouvé d'angoisses, que la mort seule me sera plus amère*, après avoir traversé d'âpres sentiers, gravi maints agglomérats calomnieux, je me suis baptisé en m'immergeant à la source interdite et suis ainsi parvenu à de hautes connaissances. Aujourd'hui que je ne suis plus un esclave parmi d'autres, je veux révéler combien médire resserre les liens primitifs du groupe autour du solitaire volontaire. Seule la littérature parvient à rendre compte du pullulement circonstancié de leur permanence, à tel point que l'on est en droit de se demander si le dessein de cette profusion méchante, étouffante, prolixie, mensongère, gluante, petite-bourgeoise et, somme toute, policière, n'est pas de vouloir la censurer avant qu'elle ne soit en tenue de combat.

Pour éviter d'avoir à me défendre comme d'une calomnie de tout ce qui constitue ma vie – mon style même – la littérature vivante demeure donc la voie royale, celle qui m'arrime solidement à ma propre intériorité pour résister au vent mauvais de la mauvaise langue. La lire est le moyen le plus sûr pour réussir à ne considérer la calomnie que pour ce qu'elle est vraiment, à savoir une colporteuse bruyante et piteuse du mensonge. L'acte de lire (ou d'écrire) réfute – par la puissante pensée qu'il déclenche et qui libère – la mauvaise réputation que

les calomniateurs désormais dérisoires souhaiteraient encore m'affubler. Car la voie royale est aussi la voix de la vérité. Et en disant la vérité, elle rend clairvoyant par nécessité. Or voir l'enfer est la clef pour s'y soustraire.

La langue des médisants est si chargée de venin que chacune de leurs paroles, si douce soit-elle, devient doucereuse à cause du venin qu'elle doit traverser avant de se répandre. Mais du moment qu'elle passe par la vérité de la littérature, la toxicité de la médisance est supportée en premier par celle-ci, si bien que la médisance ne m'atteint plus ; même sa méchanceté vicieuse autant que viciée peut prendre un aspect divin, devient divine à qui l'écrit, la note – même les ténèbres ont leur lumière. Par le truchement inouï de la littérature – la céleste traductrice – mon poignet immédiatement jubile, jouissant les tombereaux de médisance comme d'une source vive de mots neufs à écrire. Car tout profite à qui lit, écrit, même le péché. En outre, la littérature m'offre une variété innombrable d'éclairages rafraîchissants. Démocrite, l'un des sublimes Présocratiques, m'a par exemple appris que tout est atomes. Tout ? Oui, absolument. Considérer la médisance sous cet angle éminemment printanier me donne chaque jour mon bol d'air frais.

Je me suis donc bâti à moi-même une tour d'ivoire – page après page, mot après mot – afin de pouvoir y habiter ; m'échapper hors du monde en prenant mon infini avec moi et m'y aventurer littérairement ; apprendre à rester libre d'entraves au sein de tout labeur et en tous lieux. C'est très facile.

Février 2009

Franck Aria